QUAND MADELON...

au théâtre de la Porte Saint-Martin

Par ANTOINE

Un très joli succès pour un débutant ou plutôt une débutante, car le sexe de l'auteur est trahi par sa photographie dans le programme ; et, d'ailleurs, on en a accueilli avec encore plus de bienveillance ces quatre actes où, déjà, on peut discerner les plus belles qualités. C'est, en somme, la démonstration de ce mot, de je ne sais qui, à propos d'un blessé : « aujourd'hui, c'est un héros glorieux, et demain ce ne sera qu'un infirme ».

Jules Arnaud, un combattant blessé achève sa convalescence dans sa famille. Il écoute avec tristesse et un peu de rancœur les propos des gens de l'arrière, et tous les bobards dont on nous a copieusement abreuvés, les jactances des embusqués, et cet égoïsme exaspère sourdement le pauvre homme ; d'autant que son autre fils, Jean, se bat lui aussi et que l'on apprendra sa mort à la fin du premier tableau, tandis que tous ces gens chantent « Madelon » avec entrain. Ce premier, un peu déjà vu peut-être, n'en est pas moins d'une âpreté et d'une éloquence vigoureuses. Au second, Jules Arnaud et son vieux père, un combattant de 1870, reçoivent une sorte de testament du mort, un réquisitoire violent contre la guerre, que le pauvre garçon voudrait que son père fasse lire au petit Claude, son jeune frère, quand il aura vingt ans. Aux troisième et quatrième actes les années ont passé. Jules Arnaud, devenu à peu près impotent, a bien repris sa place et la direction de ses affaires, mais, là aussi, il est devenu un infirme, obligé de partager son autorité et ses travaux avec sa femme Thérèse qui le remplace peu à peu. Avec le temps, les fantoches odieux du premier acte ont prospéré et le petit Claude ayant atteint ses vingt ans, tout près d'être appelé sous les drapeaux, est plein d'ardeur et rêve de se donner entièrement à la patrie. Le père, pris dans le dilemme, se demandera s'il a le droit d'éteindre l'enthousiasme dans le cœur de ce jeune homme, et, pourtant, ne serait-ce point trahir son autre fils mort, que de ne pas remettre à ce garçon le cri de celui qui ne voulait pas que cela recommence.

On démêle l'humanité et la noblesse de ce beau sujet, traité un peu longuement, peut-être, dans les débats entre la femme et le mari, mais avec une autorité et une flamme qui ont à plusieurs reprises soulevé la salle. Il est donc incontestable que M. ou Mlle Grégoire Leclos, est un auteur d'avenir, et l'on a été heureux de retrouver sur cette belle scène de la Porte-Saint-Martin, une œuvre de cette classe.

L'interprétation fut tout à fait remarquable en ce qui concerne M. Louis Brézé dans le soldat sacrifié, et Mme Mary Perret dans la mère ; il n'y a que des compliments à réserver à leurs camarades MM. Lefebvre-Bel en grand-père, Paul-Courant, Saint-Georges ; Mmes Régine Le Quéré, Jacqueline Perdrieux et Lise Martiny. Vraiment, la pièce mériterait de faire carrière, si l'on n'a pas tout à fait perdu le goût et le sens des œuvres qui signifient vraiment quelque chose.

Un siècle de décorations françaises à l'Hôtel de la Monnaie

« Le peuple français, disait un jour Napoléon, a deux passions également puissantes qui paraissent opposées et qui, cependant, dérivent du même sentiment : l'amour de l'égalité et l'amour des distinctions. »

Partant de ce principe, le vainqueur d'Austerlitz, en fin psychologue qu'il était, créa l'ordre national de la Légion d'honneur, lequel engendra par la suite un nombre respectable de décorations, de rubans, de plaques et de médailles commémoratives. A tel point que, parlant de ces innombrables « hochets de la vanité » dont les Français se montrent si friands, M. Frédéric Masson, de l'Académie française, pouvait écrire, il y a quelque trente-cinq ans : « En un siècle, la France de la Révolution a institué quatre fois plus de distinctions que la France de la monarchie en l'espace de sept siècles ». Depuis lors, il y a eu la guerre, la Grande Guerre, et de nouveaux rubans sont venus enrichir ce que les Poilus de 1918, retour du front, appelaient familièrement mais non sans une légitime pointe d'émotion, leur « batterie de cuisine ».

Il était juste, il était équitable et de bon aloi que l'exposition qui vient de s'ouvrir à l'Hôtel de la Monnaie sous le titre : « Un siècle de décorations et de récompenses » fit une place d'honneur, une place imposante aux médailles et aux croix nées dans les tranchées de l'Argonne et sous les murs de Verdun ou après la tourmente. Et c'est avec infiniment de respect que l'on se penche sur les vitrines où dorment les pieux souvenirs d'une gloire qui demeure : notre croix de guerre, créée en avril 1915, la médaille commémorative de la Grande Guerre, la médaille d'Orient, la croix du combattant, la médaille de Syrie-Cilicie, la croix de guerre des T.O.E., la médaille des Dardanelles, celle des Evadés, de la Rhénanie, des Invasions, que sais-je encore ?...

Bien sûr, toutes ces décorations ne sont pas « officielles » au sens légal du mot, mais toutes racontent ici, avec une singulière éloquence, les mille aspects de l'héroïsme traditionnel à quoi l'armée française doit son prestige permanent et le pays sa dernière grande victoire.

Et nos médailles coloniales !...

La chaîne est longue qui relie cette collection glorieuse à notre rare et incomparable « médaille militaire », dont la création remonte au 22 janvier 1852. Mais comme on repasse bien, et facilement son Histoire de France en déchiffrant la gamme des rubans multicolores...

LA 15e EXPOSITION DU « CAT CLUB »

Du persan crème au "chartreux"

Le « cat-club » (c'est-à-dire le club des chats) présente aujourd'hui et demain, à la salle Hoche, sa quinzième exposition internationale et c'est hier après-midi que les animaux, accompagnés de leur maîtres sont venus prendre possession de leurs cages et s'offrir aux feux des photographes.

Douillettes cages, niches moelleuses capitonnées de satin blanc et drapées de soieries brodées de perles. Ecrins pour félins précieux bichonnés, rebichonnés, peignés, lustrés, caressés de l'aube à la nuit dans le climat de velours des tapis onctueux et des coussins câlins. Cela ne répand même pas la plus lointaine odeur de fauve. Tout de même, cette captivité, si somptueuse soit-elle, a ranimé dans leurs yeux une flamme sauvage et pour se laisser contempler, ils prennent des poses de tigre et de lion qui rêvent à la jungle.

— Voici un persan qui n'a pas l'air mal, dis-je à l'élégante maîtresse qui maintient son chat d'une main caressante.

Mais je n'y connais rien en chats.

— Vous n'y êtes pas, monsieur, dit la dame souriante, c'est un chat de Malte.

— Pas possible !

— Enfin, les Italiens l'appellent ainsi. D'autres le nomment bleu russe.

— Origine mystérieuse en somme ?

— ...Et beaucoup le désignent sous le nom de chat américain.

Et voici Mint, un persan crème me suis-je laissé dire, un champion chevronné très entouré par les amateurs, et voici les chinchillas, les persans roux, les « écaille-de-tortue », les chartreux et les chats d'Abyssinie, qui ont une robe de lièvre.

Chats d'artistes, chats de poètes, chats d'intellectuels, compagnons d'esthètes célibataires. Il serait temps de citer Baudelaire, mais il ne faut pas forcer son tempérament et les chats ne se sont jamais promenés sur ma lyre. Je ne prendrai donc pas prétexte de cette exposition de sujets rares pour creuser la psychologie de ces félidés de moquette, mais je me suis enquis de leur nourriture pendant cette réclusion, car je suppose que ces nobles bêtes, que cette élite couvée dans le capiton s'alimente rationnellement et que tout écart de régime peut être fatal à l'éclat des yeux et au lustré du poil.

— Bien sûr, nous dit un technicien, chaque animal est habitué à sa ration, chaque sujet a son menu et son régime propre. Mais on ne pouvait envisager ici la confection de repas individuels et distincts. Nous avons donc prévu pour ces deux jours, une alimentation standard, légère et anodine, telle que leurs petites entrailles ne sauraient en souffrir. »

J'ajoute que, pour les invités, un succulent buffet était dressé par les soins de la vice-présidente, Mme Budgett, et je vous prie de croire que les sandwiches n'étaient pas au mou.

J.-L. P.

PARIS PARIS PARIS

Propos...

C'est le visage bouleversé que Louis Seignier vint hier signer son engagement à la Comédie-Française. Il venait, en effet, d'apprendre, à l'Odéon, où il avait joué en matinée, la mort d'une camarade très chère, pensionnaire, comme lui, de l'Odéon, Mlle Eva Raynal.

— Je ne sais plus où j'en suis, fit-il. Deux émotions pareilles dans la même journée !

Et, tandis qu'on l'interrogeait sur son entrée à la Comédie-Française, sa pensée ne pouvait se détacher du souvenir de sa camarade, trouvée morte le matin même dans son lit.

◆◆◆

Aujourd'hui, à la Grande Maison de Blanc, place de l'Opéra, Exposition de Blanc. Journée spéciale des chemises, cravates et bonneterie pour homme.

Chemises popeline fantaisie 2 cols, 59 francs ; popeline blanche, 69 francs ; soie, col tenant, 95 fr. Pyjamas popeline, 89 francs. Chaussettes fantaisie, 12,75. Cravates grand chemisier, 25 francs. Mouchoirs pur fil vignettes, 54 francs la douzaine.

C'est une idée heureuse et juste que celle de choisir, comme marraine d'un bateau, une maman vivant dans un modeste milieu. On sait que Mme Mons, qui baptisera le « Richelieu », a huit enfants, huit gosses qui s'intéresseront au filleul voguant sur les mers. Ainsi se dessineront, peut-être, des carrières de marins auxquelles, sans cet émouvant marrainage, nul n'eût songé. Il n'en faut souvent pas plus pour décider des vocations.

Au foyer de Mme Mons, le filleul prendra sa place, entre l'aîné et le petit dernier. Il sera, lui aussi, de la famille — de la famille nombreuse. Peut-être même y aura-t-il son portrait ? On s'intéressera à ses débuts, à ses départs, à son retour. On se confiera, à son sujet, de belles histoires « Ce jour-là, sur le « Richelieu... » Si ce n'est pour affirmer sa supériorité, il ne fera pas bon le comparer à quelque autre croiseur.

La plus belle histoire du monde c'est cependant Mme Mons qui l'a contée — et si simplement ! — après avoir remercié du choix fait de sa personne. « J'ai, a-t-elle dit, huit enfants, tous bien portants, un bon mari qui aime son métier de charpentier. Ses qualités professionnelles lui ont valu l'estime de tous... »

Qui mieux que cette vaillante marraine, eût mérité d'être à l'honneur ?.

HUGUETTE GARNIER.

Le Recueil de l'Elite ». Tout-Paris 1939, l'annuaire de la Société Parisienne vient de paraître. Prix, 65 francs. 92, Champs-Elysées. Ely. 97-72 et chez tous les libraires.

◆◆◆

Finoki fait actuellement sa 63e vente annuelle de ses fins de séries. Messieurs 69,80, dames 49,80, enfants 29,80. — 144, rue de Rivoli, 85-87, avenue du Maine.

◆◆◆

Aux Chaussures F. Pinet, 1, boulevard de la Madeleine. Aujourd'hui samedi, irrévocablement, dernier jour de vente des Grands Soldes d'Hiver. Très gros rabais consentis sur toutes les fins de séries.

◆◆◆

Ne manquez pas de visiter...
l'Exposition des
100.000-CHEMISES
Mon ple : 69, rue Lafayette et succursales à Paris, Lille, Bordeaux, Marseille. Nombreuses séries de chemises à 26 fr. 50, valeur 36 fr. Toujours les très belles qualités et la très belle fabrication. Pour cette Exposition des prix extrêmement bas et dont vous devez profiter.

◆◆◆

Guide astral quotidien

Samedi, 14 janvier.

Les faveurs des étoiles iront aujourd'hui aux personnes nées en janvier. L'astral leur accordera volontiers un don d'intuition particulière, ce samedi, et les projets d'avenir qu'elles pourront former au cours de cette journée seront très souvent bien près de ce qui deviendra pour elles réalité dans les semaines ou les mois qui vont suivre. Celles d'entre elles que tourmenteraient quelques soucis auront d'excellentes inspirations pour y mettre un terme.

Si le 14 janvier est votre anniversaire, un voyage projeté et devant être remis n'empêchera point que cette année vous réserve de fort belles satisfactions personnelles.

Talismans pour tous. — Le cristal. la perle, le nombre 12.

NOS EchoS

Pendant quelques jours. Dans tous les magasins des Chaussures Cecil, soldes strictement limités aux fins de séries et pointures désassorties.

◆◆◆

Etant donné le lieu d'origine des bananes françaises, il est permis de dire que celles-ci sont de véritables « comprimés de soleil ». Leur richesse en vitamines de toutes sortes apparaît de ce fait d'autant plus appréciable que les bananes sont consommées bien mûres. On ne saurait trop insister sur ce dernier point, tant d'ailleurs pour ce qui concerne la qualité nutritive absolument incomparable de la banane française que sa valeur gastronomique.

La banane, aliment énergétique et sain, doit être consommée bien mûre.

M. Jacques Brissau, juge au tribunal de la Seine, et Paul-André Gueydon, attaché au Parquet, viennent de publier un remarquable ouvrage sur l'Evolution sociale et la pratique de l'arbitrage.

M. Francis Villette, premier président de la cour d'appel, et M. Pierre de Courtois, président de la commission de législation du Sénat, l'ont préfacé tour à tour.

◆◆◆

Soldes avant inventaire, pendant tout le mois de Janvier aux Fourrures Schabest (anc. Etab. Guélis), 24, boul. des Italiens (aucune succursale), 7/8 Astrakan pleines peaux, depuis 3.950 fr. ; 7/8 Agneau Indes toutes teintes 2.450 fr.; 500 manteaux Yémen depuis 850 fr.; 500 manteaux Mouton d'or depuis 1.600 francs. Envoi franco du catalogue n° 3.

MÉTÉO

Journée du 13 janvier

PARIS. — Maxima : au sol +6°8 ; sous abri +5°2 ; Minima : au sol +1°1 ; sous abri +2°6.

Probabilités pour aujourd'hui

Etat du ciel. — Dans les régions Nord-Est, Est, Sud-Est et Corse : ciel couvert avec pluies ; orages isolés dans le Sud-Est, amélioration relative par l'Ouest l'après-midi.

Dans les régions Nord, Parisienne, Centre, Massif Central et Sud-Ouest : pluies matinales ; nuages assez abondants ensuite.

Dans les régions Nord-Ouest, Bretagne et Ouest : après une amélioration temporaire, nouvelles pluies l'après-midi.

Température à Paris : Maximum +8°.

COMMENT VERRIEZ-VOUS la réorganisation des théâtres lyriques ?

La crise du théâtre qui, selon la saison, les pièces que l'on joue et les dispositions du public, prend un caractère aigu ou latent, se localise plus ou moins cette année sur les théâtres lyriques subventionnés. Leur réorganisation, la possibilité qu'ils auraient de vivre par eux-mêmes, le mode de direction qu'il convient de leur donner sont à l'ordre du jour.

Mais qu'en pensent nos grands critiques musicaux et quelle serait la méthode qu'ils préconiseraient ?

Question épineuse, chacun me l'a dit. Des lois sont en préparation, des projets compliqués et non entièrement satisfaisants, susceptibles du reste d'être modifiés encore, mettent en émoi le monde musical.

Parmi ceux d'entre nos éminents compositeurs et critiques que nous avons interrogés, certains se sont récusés, ne voulant pas, pour des raisons qu'il nous faut respecter, prendre position pour le moment.

D'autres, au contraire, ont bien voulu nous confier leur manière de voir, nous faire connaître leur conception du théâtre lyrique, d'une part ; de ses possibilités et de ses devoirs, de l'autre.

Notre collaborateur, M. Louis Aubert, fut le premier à répondre à notre question :

« Le théâtre lyrique, nous dit-il, lutte contre des difficultés que le théâtre parlé ne soupçonne guère. Ces difficultés sont triples.

» Le choix d'un opéra est mille fois plus délicat que celui d'une pièce. La lecture peut donner une impression assez exacte d'un texte. A déchiffrer une partition, on ignore encore si l'orchestration ne couvrira pas la voix humaine et si le livret est bien adapté à la musique.

» Une bonne actrice bien choisie s'acquittera brillamment du rôle qu'on lui confie ; le talent d'une cantatrice d'opéra devra être considéré sous deux angles. Il lui faut une belle voix et des dons de comédienne, c'est mille fois plus rare.

» Enfin, les dépenses du théâtre lyrique sont multiples ; elles ne se réduisent pas aux décors et aux cachets des artistes. Il faut compter avec l'orchestre, avec les chœurs, les figurants et souvent le corps de ballet.

» Vous voyez donc que les risques et les dépenses sont plus grands sans qu'on puisse d'avance augurer du succès d'un opéra nouveau. Le temps seul décide. Nos œuvres lyriques les plus populaires, « Faust » et « Carmen », furent lentes à partir.

» Devant l'énorme responsabilité de monter un opéra, je me demande si la formule d'une commission de conseil est heureuse. Si consciencieux que soient les hommes adjoints au directeur, jamais ils ne verront la question sous le même angle que lui, aussi longtemps qu'ils ne partageront pas ses risques.

» Il fut un temps où l'Opéra-Comique donna son plein rendement, celui où furent successivement créés « Louise » et « Pelléas ». Ce dernier opéra marque le triomphe de la double direction Carré-Messager. Un homme de théâtre et un éminent musicien, duumvirat parfait à mon avis pour assurer avec autant de sens du pratique que de l'art la prospérité d'un théâtre lyrique. »

DOMINIQUE AUCLERES.

Vendredi 13...

Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons...

Je ne sais pas si les vers de Charles Beaudelaire chantaient dans la tête des petites midinettes qui, hier, se pressaient devant les marchands de dixièmes, mais il est certain que « la date fatidique » avait poussé beaucoup de soupirants à essayer de conquérir les faveurs de Dame Fortune. D'ailleurs, personne ne pouvait l'ignorer ; les baraques qui, en plein vent, offrent pour onze francs d'espoir affichaient presque toutes des avis dans le genre de celui-ci :

AUJOURD'HUI VENDREDI TREIZE !
TENTEZ VOTRE CHANCE !

Or, ce vendredi treize était vraiment plus vendredi et plus treize que les autres, car il tombait le treizième jour de l'an nouveau ! Aussi, à la treizième heure, ai-je été me poster devant une marchande de billets, et quand le coup unique a retenti — quel malheur que les horloges ne sonnent pas treize coups ! — j'ai tendu ma pièce argentée et ma pièce dorée. Si vraiment je ne gagne pas, c'est à désespérer de tout !

— Est-ce que vraiment vos clients sont plus nombreux les vendredis treize que les autres jours ? ai-je demandé.

Et l'on m'a, en effet, confirmé que beaucoup de personnes attendaient, ce jour-là, pour acheter un dixième, voire un billet entier.

Mais, n'est-ce pas, il était nécessaire d'avoir un avis plus autorisé en la matière, et j'ai téléphoné à une voyante, une des plus autorisées sur la place de Paris, pour employer une langue commerciale. Je dois avouer qu'au bout du fil j'ai deviné un sourire de pitié, car le ton était plein d'ironie et de commisération :

— Vous pensez bien, monsieur, que le vendredi treize ne peut être favorable à tout le monde. Cela dépend des astres, de la date de naissance, du prénom, pour ne parler que de cela. Ceux qui achètent des billets ce jour-là feraient mieux de se renseigner auprès des compétences...

Evidemment, évidemment. Cela ressemble un peu à ce problème : « Etant donné l'âge du capitaine et la vitesse du vent... », etc...

Mais, enfin, posséder, pour onze francs, l'espérance d'être riche bientôt, cela ne vaut-il pas toutes les erreurs, fussent-elles une offense aux volontés des astres ?

C'est ce que je me disais en voyant une petite jeune fille qui, son dixième à la main, s'en allait en considérant longtemps le petit rectangle de papier multicolore qu'elle venait d'acquérir. A voir son sourire, il était évident que son numéro lui plaisait, qu'il lui semblait « un bon numéro ».

...Pour ce sourire d'une Parisienne, que Saint-Vendredi-Treize soit remercié et béni ! — A. CH.-M.

Le Conte du JOURNAL — RADIO-JEUNESSE

Par Frédéric BOUTET

HUGUES LAMARE — vingt-huit ans, chimiste — avait coutume, deux fois par mois, d'aller voir ses parents qui habitaient toute l'année une petite propriété près de Dreux. Il partait le vendredi soir ou le samedi matin, faisait le court voyage par la route et revenait à Paris le lundi. Il aimait la campagne hiver comme été.

Un samedi, Hugues, privé momentanément de sa voiture en réparation, dut prendre le train. Il arriva un peu en avance à la gare. Le matin, encore aigre, déjà doux, avait une vague odeur de printemps hâtif. Hugues regrettait la route. Trois personnes montèrent dans le wagon et s'assirent en face de lui. Il ne regretta plus rien.

Les trois personnes étaient une dame sans coquetterie et d'âge moyen ; un monsieur analogue — sans doute son époux, — et une jeune fille remarquablement jolie.

Hugues, qui était grand, brun et solide, plaçait son idéal féminin dans les jeunes personnes petites, blondes et d'aspect fragile. Celle-ci répondait parfaitement à ses goûts. Elle avait les cheveux blé mûr, les yeux couleur de ciel, ombrés de longs cils noirs, la bouche en cerise, le teint transparent sous un fard délicat et la taille svelte et souple.

« C'est une perfection de grâce juvénile, songea Hugues. Et quelle voix délicieuse... »

La jeune fille parlait, en effet, assez haut ; il lui fallait couvrir le bruit du train qui roulait. Elle disait :

— Oui, ça y est ! Je suis bien contente ! Je chante à Radio-Jeunesse mercredi prochain, le matin, à 10 heures. Il faudra prendre l'écoute, n'est-ce pas ? Vous me direz ensuite comment ça a marché.

— Naturellement, ma chérie, répondit la dame. Je suis certaine que tu auras beaucoup de succès. Surout ne te trouble pas...

La jeune fille eut un rire cristallin qui montra ses dents, petites et blanches.

— Je ne me troublerai pas, tante, sois tranquille. Ce n'est pas la première fois que je chante en public. Et là, en somme, il n'y aura pas de public...

La conversation continua. Hugues était sous l'influence d'un charme croissant. Autant que le lui permettait la politesse, il regardait avec admiration la jeune fille. Celle-ci s'en apercevait et, de temps à autre, lançait un coup d'œil furtif vers ce jeune homme inconnu et de bonne mine.

A une station, la jeune fille descendit, ainsi que le monsieur et la dame. Jeta-t-elle vers Hugues un dernier coup d'œil où il y avait de la sympathie ? Hugues le crut. A l'instant, il fut saisi d'une sorte de désespoir. Jamais aucune jeune fille ne lui avait paru aussi séduisante... Elle pourrait l'aimer, il en était certain... Et il ne savait rien d'elle... Sinon qu'elle était descendue à Pontchartrain. Comment retrouver une jeune fille avec ce simple renseignement ?... Des idées folles traversèrent l'esprit du jeune homme. Et s'il téléphonait à tous les abonnés du pays pour se renseigner ?... Il rit lui-même tant c'était idiot. Puis l'emballement qui lui était naturel reprit le dessus sur le sens critique. Il avait peut-être manqué le bonheur de sa vie. Mais qu'aurait-il pu faire ?... Tout à coup, il tressaillit. Un lien, bien faible du reste, subsistait entre eux. N'avait-elle pas dit : « Mercredi matin à 10 heures, je chante à Radio-Jeunesse » ? Il se mettrait à l'écoute, le mercredi. Il l'entendrait chanter. Ce serait être un peu avec elle... la connaître mieux, selon ce qu'elle chanterait et la façon dont elle le chanterait. Et puis il saurait son nom. Il prit cette décision, et le lundi rentra à Paris. Quarante-huit heures à attendre...

Le mercredi matin, chez lui, assez ému, il entendit sa T.S.F. annoncer : « *Les amours d'une femme*, de Schumann, par Mlle Christiane Blanc. » Une voix s'éleva, cent fois plus belle que tout ce qu'il aurait pu espérer. Il écouta, palpitant, enfiévré, subjugué... Quelle âme, quel art, quelle émotion ! Ah ! oui, il l'aimait !... La revoir. Comment la revoir ? Mais peut-être allait-elle à la campagne chaque semaine ? Eh bien, lui-même, désormais, tous les samedis, prendrait le même train.

Le samedi matin, bien avant l'heure, il allait et venait, agité, sur le quai de la gare. Soudain, il tressaillit. C'était elle ! Il la voyait venir le long du train. Elle était seule... Elle le reconnut, eut un petit mouvement, un imperceptible sourire...

Sans plus réfléchir, Hugues s'avança, lui parla. Il ne savait trop ce qu'il disait ; il expliquait qu'il l'avait entendue à la radio, qu'elle avait une voix exquise, plus délicieuse encore que lorsqu'elle parlait. Quelle âme ! Quel art ! Quelle émotion !...

— Ah ! oui, à un certain point de vue, j'ai de l'émotion, dit-elle, contente des compliments. Eh bien, remettez-vous à l'écoute jeudi, à 10 heures. Vous m'entendrez encore.

Quelques minutes plus tard, assis côte à côte dans un wagon, ils causaient amicalement. Hugues dit son nom, sa situation de famille, sa profession. Il exposa ses goûts et ses idées sur la vie, sur l'amour, sur le mariage. La jeune fille semblait avoir les mêmes. A chaque moment, Hugues la trouvait plus charmante. Certes, il l'épouserait. Quand elle se prépara à descendre de train à Pontchartrain, il faillit dire : « Au revoir, Christiane », mais n'osa pas. Il la reverrait le samedi d'après, au train, puisqu'elle le prenait chaque semaine.

Mais, avant le samedi, il y avait le jeudi, et à 10 heures Hugues fut à l'écoute ; plus encore que la première fois, il était ému à l'idée de l'entendre. Horreur !... La voix qui s'éleva n'était pas la même ; vulgairement joyeuse, presque canaille, elle détaillait, en insistant sur les effets, une chanson aux sous-entendus égrillards, d'une drôlerie banale et triviale qu'il trouva bête à pleurer et qui le dégoûta profondément. Le nom de la chanteuse fut indiqué à la fin : Andrée Thoiry.

— Eh bien, vous n'avez pas chanté, l'autre jour ? dit Hugues à la jeune fille quand, le samedi matin, ils se retrouvèrent à la gare.

— Mais si, répondit-elle, surprise. Et on a dit mon nom : Andrée Thoiry. J'ai chanté jeudi, comme la semaine passée. Ah ! mais, peut-être vous avais-je dit mercredi par inadvertance. On m'avait d'abord fixé le mercredi...

Hugues resta un moment silencieux. Ainsi, c'était elle qui avait chanté cette chose sotte et vulgaire. L'œuvre émouvante avait été chantée par une autre, cette Christiane qu'il ne connaissait pas... Mais peut-être Christiane était laide, hargneuse, déplaisante... Andrée était près de lui, jolie, aimable, attrayante.

— Andrée, je vous aime, dit-il ; je souhaite vous épouser. Mais je vous en prie, jurez-moi que vous ne chanterez plus à la radio...

Il comprit qu'une explication était nécessaire et ajouta :

— Vous chantez si bien... Je suis jaloux...

Le nouvel hôtel de la Légation de Suisse

Déjà plusieurs ambassades étrangères à Paris — notamment celle de Pologne — ont changé de quartier. Et voici que la légation de Suisse quitte les hauteurs de l'Etoile pour la plaine du faubourg Saint-Germain.

Nos amis d'Helvétie renouent ainsi avec une vieille tradition, car le nouvel hôtel de leur légation, sis 142, rue de Grenelle, n'est autre que celui des Besenval, noble famille suisse qui s'illustra jadis au service des rois de France.

A la fin du dix-septième et au début du dix-huitième siècle, Jean-Victor de Besenval, premier propriétaire de l'hôtel, ne fut pas seulement colonel des gardes suisses, il fut aussi diplomate et accomplit avec succès des missions fort délicates, en Suède et en Pologne. Son fils était gouverneur militaire de la région de Paris au moment de la Révolution.

Tout récemment, l'hôtel des Besenval abritait le tribunal mixte d'arbitrage. Il revient à la Suisse, et c'est fort bien ainsi.

Carnet Mondain

NECROLOGIE

— MM. Léon, Edouard et Marcel Aget et leur famille ont la douleur de faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Mme veuve *Gustave Aget*, leur mère et parente. Les obsèques auront lieu samedi 14 janvier. Réunion à la maison mortuaire 71 *bis*, rue Pajol, à 14 heures 15. Le présent avis tient lieu d'invitation.

REMERCIEMENTS

— Les familles Chasles, Pecaud, Dramard,

Les associés et les collaborateurs de M. *Henry Chasles*, dans l'impossibilité de répondre aux nombreuses personnes qui leur ont témoigné leur sympathie lors de son décès, les prient de recevoir leurs sincères remerciements.

AUJOURD'HUI

14 JANV. 14e J. ANN. Dem. : S. Maur. Sol. : lev.7 h.42.c.16 h.17. Lune : n. le 20.
LA FLAMME DU SOUVENIR
18 h. 30 : *Amicale des A.C. mobilisés de Méry-sur-Oise. — Amicale des anciens du 12e dragons et du 17e dragons. — Les anciens chasseurs d'Afrique.*

10 FRS PAR JOUR — VOTRE MENU

Voici le menu du jour que je vous propose après avoir consulté le cours des Halles. Prix de revient pour quatre personnes : 40 francs environ.

DEJEUNER. — Cervelas sauce moutarde. Poitrine de veau au citron. Pommes de terre à la crème. Salade. Fromage. Fruits.

DINER. — Potage pomme de terre et tomate (conserve). Omelette au lard. Salade. Fromage. Poires cuites.

Recette de la Poitrine de veau au citron

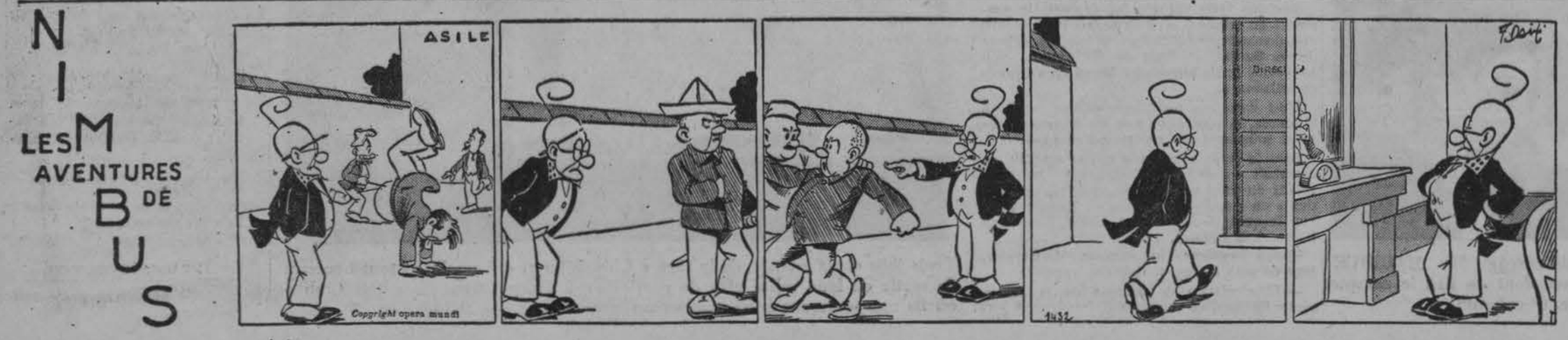
Il faut : 1 livre 3/4 de poitrine de veau (coupée en morceaux), deux citrons.

Dans une casserole, mettez une cuillerée de beurre, faites revenir votre poitrine (très doucement), ajoutez une bonne cuillerée de persil haché ; salez ; poivrez ; mettez encore deux cuillerées d'eau ; une pincée de cannelle ; une autre de muscade. Couvrez et faites mijoter (en ayant soin de mettre un peu d'eau sur le couvercle de la casserole).

Après 3/4 d'heure de cuisson, ajoutez le jus de deux citrons. Terminez la cuisson jusqu'à ce que les morceaux de viande soient bien moelleux. Parsemez alors de persil haché.

Servez très chaud.

ADELE P....

VOIR L'ANNONCE
JOUVENCE
DE
L'ABBÉ SOURY
en page 5

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de SOIXANTE-QUINZE CENTIMES en timbres-poste.